

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[124. Paris, Lundi 3 septembre 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

124. Paris, Lundi 3 septembre 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Femme \(mariage\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1838-09-03

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit J'éprouve tant de chagrin de ne vous adresser que des lettres tristes, ennuyées !

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°155/184-185

Information générales

Langue Français

Cote

- 370, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/401-404

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
124. Paris, le 3 septembre lundi

J'éprouve tant de chagrin de ne vous adresser que des lettres tristes, ennuyées ! Il me semble que vous ne devez plus attendre le facteur avec impatience, que la vue de mes lettres ne vous fait plus aucun plaisir. Je ne vous amuse pas, c'est moi que j'accuse du fond de mon cœur. Je ne suis pas changée ; mon cœur n'est pas changé, mais je ne sens pas en moi la vivacité, l'animation, que j'y avais l'année dernière. Tout y est triste, découragé. Aucun sujet ne m'intéresse. Ah que je dois vous ennuyer ! C'est avec cette pensée que je me mets tous les jours à vous écrire. Imaginez comme cela me fait aller ! J'ai causé l'autre jour avec Médem et hier il a longtemps causé avec mon fils avec lequel il est très lié. Il n'a pas le moindre doute que le silence de mon mari lui est prescrit par l'Empereur. Dites moi, dites-moi ce qui mérite à faire ? Il est clair par les lettres de mon frère que lui n'est pas dans la confidence de cet arrangement, et je doute que l'Empereur en convienne avec lui. Mais encore. Une fois que faire ? & où on peut s'arrêter une si horrible persécution. J'en perds la tête. J'en perds le sommeil, l'appétit. Il n'y a que vous qui soyez bon, qui m'aimiez, mais vous ne pouvez rien pour moi. Votre affection est un bien immense, mais encore une fois, elle ne peut pas remplacer tout, me consoler de tout. Et l'abandon de mon mari, sa faiblesse, la cruauté de l'Empereur, tout cela jette dans l'âme un effroi, un désespoir dont je ne puis pas vous donner une juste idée. Je ne vois d'avenir pour moi, de repos pour moi, que dans la tombe.

J'ai fait la promenade hier avec mon Ambassadeur. Nous étions seuls, je l'ai mené à St Cloud nous avons marché. Nous avons parlé de tout avec une grande intimité, mais je ne lui ai plus parlé de moi du tout. C'est inutile. Il n'y a plus que vous qui soyez ma victime. Hier au soir il est revenu, & assez de monde. En fait de nouvelle figure, il m'est venu un Prince Waisemsky, littérateur distingué chez nous, grand avec de Toukowsky. il vient d'Erns, il a demandé à mon mari une lettre pour moi ; mais il n'a pas eu le temps de écrire. Il me dit que le grand duc allait mieux. Le monde diplomatique est très préoccupé de l'affaire Suisse. Personne n'en comprend l'issue. M. Molé est étonné à ce qu'on dit que Pahlen soit revenu sans plus. Il n'y aura jamais plus. J'ai eu une longue lettre de Lady Clauricarde mais qui n'a pas le moindre intérêt.

Le temps s'est mis au beau, cela m'est égal. Ah mon Dieu, quelle vie que la mienne ! comme il vaut peu la peine d'y rester ! Pardonnez-moi tout je vous en conjure. Ma tristesse est si grande, que j'oublié que je ne devrais pas vous parler ainsi. Adieu, Adieu. Ecrivez-moi, trouvez quelque parole de consolation, d'espérance. Adieu !

Citer cette page

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857), 124. Paris, Lundi 3 septembre 1838,
Dorothée de Lieven à François Guizot, 1838-09-03

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/02/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1509>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettreLundi 3 septembre 1838

DestinataireGuizot, François (1787-1874)

Lieu de destinationVal-Richer

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

124. / pari le 3 Septembre Lundi.

35

épronue tout de l'agréable au moins
adresses que des lettres toutes, encourageantes !
il me semble que vous ne dites plus,
attends, le fait dans une impatience que
la ou de vos lettres, ou bien fait plus
que je place. si je vous accorde par
intervenir, j'accorde de faire de mon
cœur. si je suis par change, vous
comme c'est par change, mais si je suis
par ce qui la vivante, l'acclamation,
puis j'y ai aussi l'accord des autres. tout
y est tout, déconvoit. auquel sujet
vous interrogez. ah puis je vous demande !
j'entends cette question puis je vous avoue,
tous les jours à votre bras, encourageant comme
une autre fois allée !

j'ai aussi l'autre jour au déjeuner

et huit il a longtemps causé aux monstres
auxquels il est tenu ici. Il n'a pas
eu moins de dure que le silence de son cœur
qui a été gêné par l'Europe. Dites
moi, dites moi ce qui m'oblige à faire?
Il a été écrit par les lettres de son frère pour
lui faire parler dans la confidence de cet
arrangement qu'il avait fait avec l'Europe
au moment où il fut nommé au trône.
Qui fai faire? Qui peut sauver
une si horrible persécution? Je prends
la tête. j'en prends le commencement, l'apothéose.
Il n'y a que vous qui voyez bon que
je dise cela; mais vous ne pouvez rien
pour moi. Votre affection et ma triste
situation, mais surtout une fois elle
en place tout, un conseil
de tout. Et l'abandon de mon cœur, la
faiblesse, la cruauté de l'Europe, tout

de jette dans mon armé un effort, un
désir pressant. Voilà si ce plaisir pour vous
donner une juste idée. Je m'envie d'avoir
pour vous, de reposer pour vous, je vous
la trouve.

j'ai fait une promenade hier avec
une amie bapardeuse. nous étions deux
si j'ai bien aimé. J'ai flâné, nous avons
marché. nous avons parlé de tout avec
une grande intimité, mais je n'en
ai plus parlé de ceoï de tout. c'est
inutile. il n'y a plus que vous qui
souvenez ma victime.

hier au sein il est rentré, & a payé 3
morts. ce fait de monnaie figure si
mal à propos que Sreni Wazemsky, littérature
distingue des moins grand avec la Monkby.
il écrit à eux, et demande à son tour
une lettre pour moi, mais il n'a pas
obtenu de l'avis. il me dit que

les grand due allait mourir.

le monde diplomatique fut si préoccupé
de l'affaire Scipio, personne n'en comprit
l'importance.

M. Molé fut étonné, a-t-il pu me dire, que
Napoleon soit devenu tout plein. il n'y
avait pas plus.

j'ai une longue lettre de Lady Flora [flamme]
mais qui n'a pas le moins d'intérêt.

Le temps s'est mis au beau; cela n'est
pas égal, ah mon dieu, quelle vie pour la saison!
comme il vaut pour la peine d'y rester!

pardonnez moi tout si vous ne comprenez
mal ce que je dis, que j'oublie jusqu'à
me direais par votre parole ainsi.

adieu, adieu, mourir moi, tomber malade
parole de consolation, d'espérance. adieu!